



### III

#### ***Il Duca d'Alba et la Donizetti Renaissance***

La redécouverte moderne de l'œuvre constitue une sorte de feuilleton faisant suite à l'affaire de la révision-création. En 1950, un chef d'orchestre renommé se promenant dans un marché aux puces de Rome (Francesco Molinari Pradelli selon certaines sources ou Fernando Previtali selon d'autres) trouve par hasard la partition de l'édition complétée sous le titre d'*Il Duca d'Alba* !

La première reprise moderne suivit assez vite, puisque entre la fin de l'année 1951 et le début de l'année suivante, la R.A.I. de Rome remontait l'œuvre en concert, faisant appel à de solides chanteurs du moment tels le soprano Caterina Mancini, choisie pour nombre de célébrations du cinquantième de la disparition de Verdi. A ses côtés, deux vigoureux interprètes masculins : le baryton Giangiacomo Guelfi et le ténor Amedeo Berdini. Le fait que le chef d'orchestre soit Fernando Previtali peut le désigner comme l'auteur de la découverte, plutôt que le Maestro Molinari Pradelli.

#### **Une autre main, *plus* « experte » et *plus* « sûre »**

La production suivante a aussi son histoire, presque incroyable. En 1959, le directeur du Festival dei Due Mondi de Spolète, Giancarlo Menotti, décidait de remonter l'opéra avec l'idée de retrouver les formes mélodramatiques du XIXe siècle, faisant appel pour guider les chanteurs à Luchino Visconti. L'extraordinaire arrive : ne voilà-t-il pas que le hasard allait seconder au maximum l'idée du Maestro Menotti en faisant découvrir dans un entrepôt romain rien moins que... *les décors originaux de la création* ! Mais, pensera le lecteur, comment ont-ils pu se conserver depuis l'époque romantique de Donizetti ?...N'oublions pas que la création eut lieu bien plus tard, en 1882... (ce qui fait tout de même plus de soixante-dix ans de conservation !).

A propos de cette production de Spolète, Maurizio Modugno fait un curieux parallèle valant la peine d'être rapporté : « La première au Teatro Nuovo de Spolète, le 11 juin 1959, offrait un coup d'œil scintillant en rien inférieur –reine à part – à celui admiré soixante-dix ans plus tôt à l'Apollo. A l'orchestre et dans les loges, des politiciens, des diplomates, des magnats de la finance et de l'industrie italienne et américaine (Crespi, Rotschild, Tinedo, Kormos, etc.), des noms à la notoriété variée, parmi lesquels Elsa Maxwell, Wally Toscanini, Franco Zeffirelli, Giorgio De Chirico. Les plumes critiques les plus illustres analysèrent avec lucidité musique, exécution, mise en scène. » Après tout, M. Modugno n'exagère pas tant que cela (on goûte son clin d'œil humoristique : « regina a parte » !), car on attendait aussi ce qu'avait réalisé<sup>1</sup> une autre *mano esperta e sicura*, comme on va le voir à présent.

En effet, l'intérêt documentaire de cette production qui devait constituer la première reprise scénique moderne de l'opéra, conduisit à une curieuse mais louable initiative : on effectua une nouvelle révision de la partition !

---

<sup>1</sup> Et cette fois, on ne pouvait dire que la distribution attirait les foules, puisqu'elle ne comprenait aucune vedette mais simplement des chanteurs de bon niveau dont le plus connu était le ténor Renato Cioni (Marcello), entourés de Luigi Quilico (il duca) et Ivana Tosini.



La « main experte et [assez] sûre » était cette fois celle du chef d'orchestre pressenti pour conduire le vaisseau du *Duca d'Alba* au Teatro Nuovo de Spolète : Thomas Schippers. Le Maestro américain trop tôt disparu écarta tout ce qui n'était pas de Donizetti et recomposa plus fidèlement les parties manquantes... cette fois, assez à la Donizetti !

Certes, cela semble évident mais pas si facile pourtant : à certains endroits, l'oreille passionnément habituée à l'opéra romantique italien remarquera en effet des *vagues de violons* un peu trop fournies et disons... plus verdiennes que donizettiennes... Pourtant, la comparaison avec l'audition de la version Salvi est édifiante, on a bien plus l'impression d'entendre « un » Donizetti de 1839.

Quand nous disons : *cela semble évident mais pas si facile* c'est parce que nous avons dans l'oreille quelques exemples. D'autres se sont risqués dans l'entreprise mais dans un but purement décoratif. Ainsi le Maestro Bonyngé crut bon, pour une production de *Lucrezia Borgia* à Covent Garden, de « bricoler » (il n'y a pas d'autre mot) pour le dernier tableau, un prélude à partir de la mélancolique romance du ténor (!) ouvrant le deuxième acte de *Maria di Rohan*. Le résultat est trop *voyant*, avec des montées de violoncelles plus donizettiennes que Donizetti pouvait les faire et des ondées de violons déversant une mélancolie brillante et un peu racoleuse. L'équilibre de Donizetti était perdu ! Autre exemple, moindre mais ô combien parlant, la cabalette finale du même opéra comporte une introduction par la flûte de son motif désespéré : pourquoi le Maestro Bonyngé choisit-il donc de faire attaquer ce moti à *piena orchestra*, telle une vague puccinienne ? Pourquoi remplacer la plainte de la flûte par une grande vague à la Verdi ? C'est déplacé, inutile.

On ne devrait jamais oublier la leçon de l'échec de Wagner, croyant pouvoir recomposer l'orchestration de *Norma*. Son air ajouté pour Oroveso est d'un clinquant, sympathique, certes, mais déplacé à côté de Bellini, tant il ronronne de flons-flons faciles qui ne pourraient même pas passer pour du jeune Verdi !

Dans son « épuration » de musique *salvienne*, Thomas Schippers fut confronté à un vide vraiment ennuyeux, celui laissée par le retrait de la Romanza « Angelo casto e bel » du début du quatrième acte. Il eut alors la bonne idée d'y placer ou plutôt d'y *replacer* celle qui s'y trouvait à l'origine et commençait par les paroles « Anges des cioux ». Mais où était-elle passée ? ... mais dans *La Favorite*, sous les paroles « Ange si pur » et popularisée avec le texte italien de « Spirto gentil ».

Quant à la structure dramatique, les actes déjà passés de cinq à quatre du temps de Donizetti furent encore réduits à trois dans cette révision Schippers, qui réunit simplement les actes I et II pour en faire les deux tableaux de son nouvel acte I.

### ***Il Duca d'Alba* poursuit sa carrière... (dans l'une, l'autre, ou un mélange des deux versions !)**

La production du Festival dei Due Mondi de Spolète entama une tournée la portant au Carnegie Hall de New York, le 20 octobre 1959, puis au Teatro Comunale de Modène (18 décembre) et au Teatro Comunale de Bologne (23 et 27 décembre). Pour ces deux dernières reprises, on retrouve I. Tosini et R. Cioni mais L. Quilico et Th. Schippers cèdent rôles et direction à A. Colzani et D. Belardinelli.

Entre 1970 et 1975, une reprise radiophonique à la RAI avorte, semble-t-il, la veille de l'enregistrement. Elle prévoyait Katia Ricciarelli, Carlo Bergonzi et le chef Thomas Schippers.



Entre les mois de septembre 1976 et de juin 1977, se tiennent une série de représentations pour une reprise pratiquement *in loco*, c'est-à-dire à Gand en Belgique, avec Françoise Garner, William Duprée, Gilbert Dubuc, dirigés par Atanas Margaritov.

En 1979, la ville de Bruxelles choisit de fêter son millénaire avec cet opéra, apparemment le seul du répertoire dont l'action se passe sur sa Grand-Place du Marché ! Le 28 septembre 1979, la Grand-Place est donc transportée sur la scène du Théâtre Royal de La Monnaie... au moyen des décors originaux du Teatro Apollo de Rome, portés à Bruxelles pour l'occasion. Marina Krilovici, Ottavio Garaventa (Marcello), Silvano Carroli (il Duca) chantent, dirigés par un vétéran, le chef Oliviero De Fabritiis.

Trois mois plus tard (27 et 30 décembre ; 3, 6, 9 et 12 janvier 1980), c'est la terre donizettienne de Naples avec son glorieux Teatro di San Carlo qui monte l'œuvre dans une belle édition avec Angeles Gulin, Ottavio Garaventa, Silvano Carroli et la direction d'Anton Guadagno. (A Bruxelles comme à Naples, il s'agit d'un mélange adoptant un peu des compléments de Salvi dont l'air « Angelo casto e bel »).

Les 18, 20, 23 et 27 décembre 1981, puis les 3 et 6 janvier 1982, le Teatro Comunale de Florence monte l'opéra mais si Katia Ricciarelli et Dano Raffanti sont remplacés par Ruth Falcon et Renzo Casellato, l'interprète principal demeure, grâce au ciel, nous offrant le plus beau des *duchi* d'Alba : Renato Bruson.

C'est la version épurée de Schippers qui est choisie, mais avec l'air originel « Spirto gentil », passé ensuite dans *La Favorite*, tandis que Eve Queler reprend, toujours en 1982, celle de Salvi, avec Matteo Manuguerra (Carnegie Hall de New York).

Après une sorte de prélude où l'opéra inaugure le Charleston Festival en Caroline du Sud au mois de mai, l'année 1992 sonne d'une certaine manière un retour aux sources ou une consécration, puisque le « XXXV° Festival dei Due Mondi di Spoleto » repropose l'œuvre, dans son splendide Teatro Nuovo, les 24 et 27 juin et les 1er, 4, 9 et 12 juillet. La R.A.I. - Télévision italienne est présente et diffuse via satellite vraiment à destination des *deux Mondes* !

Peu après, les 15 et 17 juillet, la production est accueillie au Teatro Carlo Felice de Gênes (avec la même distribution), en l'honneur des festivités du cinquième centenaire de la découverte de l'Amérique. Précisons que Spolète choisit non pas la version Schippers élaborée pour son édition de 1959, mais la partition complétée par Matteo Salvi.